Suzanne Chantal

Les Pavés de l'enfer



PLON

Suzanne CHANTAL

823
47-48

LES PAVÉS DE L'ENFER

roman

16° Y²
44870
(16)

Olivier Orban

863

DI - 06-08-1986 - 19874

DU MÊME AUTEUR

La caravelle et les corbeaux (le roman de Lisbonne, *Éditions du Rond-Point*).
Dieu ne dort pas (roman, *Plon*).
La sirène blessée (roman, *Plon*). *Couronné par l'Académie française.*
La chaîne et la trame (roman, *Plon*).
Histoire du Portugal (*Hachette*).
La vie quotidienne au Portugal après le tremblement de terre de 1755 (*Hachette*). *Couronné par l'Académie française.*
Le cœur battant. Josette Clotis-André Malraux (*Grasset*).
Le cinémonde (*Grasset*).
Ervamoïra (*Olivier Orban*).
Un an et un jour (*Olivier Orban*).
Les anneaux d'or (*Olivier Orban*).
Les larmes de cristal (*Olivier Orban*).

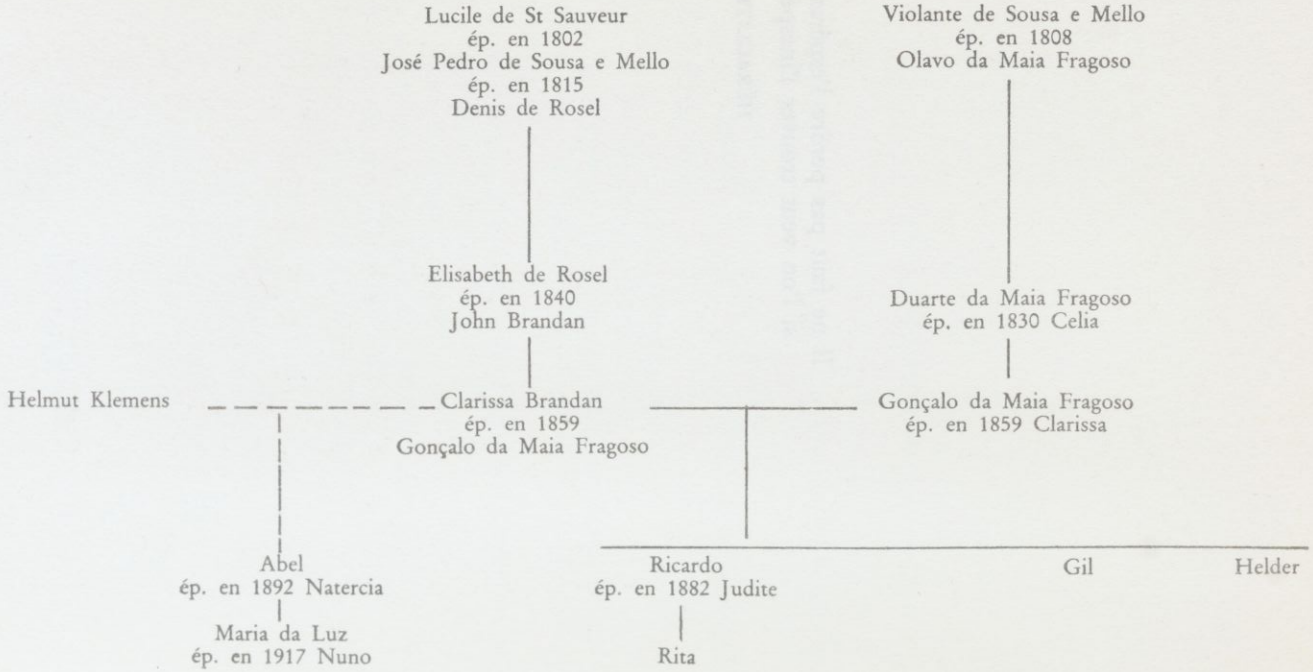


© Olivier Orban, 1986
ISBN 2-85565-316-9

Pour mon petit-fils,
Benjamin Parreira.
Un demi-siècle de
l'Histoire de son
pays natal.

Il ne faut pas perdre l'espérance
si l'on veut trouver l'inespéré.

HÉRACLITE


Lucile de St Sauveur
ép. en 1802
José Pedro de Sousa e Mello
ép. en 1815
Denis de Rosel
Violante de Sousa e Mello
ép. en 1808
Olavo da Maia Fragoso
Elisabeth de Rosel
ép. en 1840
John Brandan
Duarte da Maia Fragoso
ép. en 1830 Celia
Helmut Klemens
Clarissa Brandan
ép. en 1859
Gonçalo da Maia Fragoso
Gonçalo da Maia Fragoso
ép. en 1859 Clarissa
Abel
ép. en 1892 Natercia
Ricardo
ép. en 1882 Judite
Gil
Helder
Maria da Luz
ép. en 1917 Nuno
Rita

PREMIÈRE PARTIE

LE SECRET

Chapitre premier

Au début, elle avait pensé mourir de froid. Elle grelottait, malgré les deux couvertures en poil de chameau, malgré les édredons de duvet et la fourrure dont Piedade l'enveloppait pour les heures de repos sur le balcon. Des gants fourrés, un bonnet de laine jusqu'aux oreilles. Gelée. Même l'esprit engourdi, sans pensée, sans souvenir. Lorsqu'elle avait finalement accepté de partir, lorsqu'elle avait embrassé une dernière fois ses enfants, elle avait cru qu'ils allaient cruellement lui manquer. Elle ne songeait jamais à eux. Enfin, presque jamais. Seulement lorsque, dans les sempiternelles allées et venues de la chaise longue au lit et du lit à la chaise longue, son regard rencontrait leurs trois petits visages, joue contre joue, sur la photographie qu'elle avait fait faire avant son départ et que Piedade avait placée sur la table de chevet. Le regard de Clarissa ne s'y attardait pas, elle était toujours si lasse, tombant de sommeil, dormant des heures, de jour et de nuit, sans jamais se sentir reposée.

C'est normal, disait le Dr Burger, après avoir regardé sa courbe de température et lui avoir pris le pouls de sa grande main froide. L'altitude, le changement de climat, l'air montagnard accablaient toujours les nouveaux venus. C'est pourquoi il avait ordonné quinze jours de chambre, à prolonger si l'accoutumance était lente. Quinze jours ! Clarissa trouvait que c'était interminable. On avait

prolongé d'une semaine et elle ne s'habituait pas. Ni au froid, ni au silence, ni à la solitude, ni surtout à cette vacuité dans laquelle elle se sentait aller à la dérive. Pourtant, elle n'était pas malade. Elle n'avait jamais autant mangé. Chez elle, elle devait se forcer, pressée par Gonçalo, par les servantes, les amis, pour avaler un bouillon, une aile de volaille. Ici on montait des cuisines, cinq fois par jour, des plateaux garnis de viandes, de pâtés, d'entremets et de fruits, et Piedade avait ordre de lui faire boire de grands verres de lait, si riche que la crème venait à la surface, le lait des belles vaches grasses dont on entendait tinter les clarines, dans la vallée.

Le début d'automne faisait monter des brouillards que parfois un pâle soleil déchirait, vers midi ; le ciel gris était bas, Clarissa se sentait suspendue dans un espace sans contours. La notion du temps s'était évanouie.

— Si elle s'ennuie, cela ne fait rien, disait le Dr Burger à Piedade.

La jeune Portugaise le regardait sans comprendre, du reproche plein les yeux. Elle en voulait à ce médecin toujours pressé qui ne semblait pas s'émouvoir de la torpeur où sombrait sa jeune maîtresse. Elle se rassurait seulement de la voir si docile aux ordres de l'infirmière. « Surtout, en revenant je ne veux rien trouver dans les plats ou les assiettes. » C'est vrai que l'air de la montagne vous ouvre l'appétit. Piedade elle-même qui, au pays, avalait ses deux platées de soupe et double portion de viande ou de poisson, n'avait jamais mangé autant qu'ici, où pourtant la cuisine était si différente de celle de la maison. Et puis, dona Clarissa avait bonne mine. Les joues toutes roses, surtout vers le soir. Si jolie à la lueur de la lampe, lorsqu'elle s'assoupissait dans son cocon de lainages et de fourrure, sur le balcon. Celui de la chambre était isolé par deux cloisons de verre dépoli, simple alvéole de la terrasse qui, au second étage, ceinturait l'énorme chalet où le Dr Burger avait installé son cabinet, son laboratoire et les quarante chambres de ses cures d'air et de repos.

Clarissa avait la sensation d'être isolée, sans contact avec le monde, sauf la quotidienne visite du médecin, de

l'infirmière et de la femme de service. Piedade, qui allait prendre ses repas au réfectoire du personnel, savait qu'une cinquantaine de pensionnaires au moins vivaient à La Sapinière, mais elle n'avait aucun échange avec ceux qu'elle croisait dans l'escalier ou dans les couloirs. Elle trouvait le temps très long. Le colonel lui avait recommandé de le tenir au courant des progrès de la cure, il s'était douté que sa femme n'écrirait pas souvent.

Chez elle, allégée de tout souci quotidien, Clarissa était sans force pour achever une broderie, refusait les invitations, les visites. Le médecin de Funchal avait prévenu le mari :

— Le moindre effort l'épuise.

Le mot terrible n'avait pas été prononcé. Consomption. Un mal plus redoutable d'être mystérieux. Clarissa répétait qu'elle n'était pas malade, elle ne souffrait pas, elle était seulement fatiguée. Et c'était les mêmes mots que Piedade écrivait de sa grosse écriture, depuis quatre semaines déjà : « Dona Clarissa c'est toujours pareil. Elle dort et mange bien. Elle dit qu'elle n'a rien. »

Rien. Le vide. L'absence de toute réalité. Même l'air qu'elle respirait, pur, raréfié, n'était présent que par sa fraîcheur, alors qu'à Madère il était alourdi de senteurs : jasmins, écume, sèves fortes. Moite. On y sentait passer l'haleine de la vie : odeurs de cuisines, de terre remuée, des bœufs qui suaient dans les montées en traînant les chars à patins.

Et pourtant... Non, Clarissa ne s'ennuyait pas. Elle ne s'inquiétait pas, même lorsque le Dr Burger avait prolongé, doublé sa cure d'isolement. Elle ne pensait pas à la mort, dont l'idée avait fini par la hanter, chez elle, entre son mari et ses enfants, dans sa belle maison, son éblouissant jardin. Ici, les murs blancs, le brouillard opalescent, le ciel gris, ce n'était ni la vie ni la mort. Des limbes.

Elle fut très étonnée, plus surprise en fait que contente, lorsque le Dr Burger lui annonça qu'elle pourrait maintenant quitter sa chambre, descendre au salon, rencontrer les autres hôtes de La Sapinière, prendre ses repas à la salle à manger où désormais son couvert serait mis.

Elle eut envie de se dérober, d'assurer qu'elle préférait la tranquillité de l'isolement, qu'elle ne se sentait pas prête... Déjà le Dr Burger était parti, après lui avoir tapoté la main en souriant, en la félicitant.

C'est Piedade qui avait choisi sa robe, qui l'avait chaussée, coiffée, accompagnée jusqu'à sa place à la longue table où d'autres pensionnaires étaient installés et conversaient, animés, l'air d'être en vacances. Elle se présenta en balbutiant, déconcertée par les regards soudain fixés sur elle, curieux, luisants. On s'était étonné. « Portugaise, vraiment ? » Sa blondeur, ses yeux bleus déconcertaient. Il aurait été trop long d'expliquer. « Portugaise par alliance seulement. En fait mes parents sont anglais, mes grands-parents étaient français. » D'ailleurs, déjà l'attention se détournait d'elle, car on apportait des croustades aux champignons qui embaumaient, et les conversations avaient repris, dont elle était exclue : il s'agissait de gens qu'elle ne connaissait pas, on évoquait des incidents dont elle ignorait tout. Chacun, parlait surtout de soi, de sa température au réveil, de son essoufflement lors de la promenade, de ce que le Dr Burger avait conclu à sa dernière auscultation. On demanda à Clarissa depuis combien de temps elle était au chalet. On ne la questionna pas sur la date de son départ. Elle fut stupéfaite de découvrir que sa voisine était en cure depuis quinze mois, et ne semblait pas penser à partir. Le repas dura plus d'une heure. Clarissa fut heureuse de retrouver sa chambre, son balcon, sa chaise longue, sa sieste.

Pourtant, elle se secoua, le surlendemain, lorsque Piedade lui demanda la permission d'aller à la messe. C'était dimanche, une carriole descendait les pensionnaires jusqu'au village. Clarissa décida de l'accompagner. Elle était arrivée à La Sapinière à la nuit tombée, et découvrait le paysage, la pente raide vers le fond de la vallée, les sapins noirs et crépus, les prés où les vachers faisaient la traite du matin, leur escabeau de bois sanglé autour des reins. Il faisait moins froid dehors que dans le chalet, où l'on n'allumait les cheminées que le soir. L'église était en bois, taillée dans un aubier blond et

luisant, le sol encaustiqué ; les cires fondaient dans les chandeliers ; elle retrouvait soudain une chaleur, et un flot de tendresse l'inonda. Elle sortit son chapelet de nacre et pria ardemment, pour Gonçalo, si inquiet le pauvre, qui se sentait coupable et qui l'était peut-être un peu, mais de fautes dont il n'avait aucune conscience et qu'on ne pouvait, par conséquent, lui reprocher. Pour les enfants aussi, les évoquant tour à tour, Ricardo si sérieux, Helder le benjamin, si rieur, et Gil celui du milieu, le plus tendre. La réclamaient-ils ? Elle les avait tant négligés depuis quelque temps. Sans en avoir conscience. Elle ne s'était jamais remise de sa dernière fausse couche. Affreux souvenir. Cela n'arriverait jamais plus. Gonçalo avait promis. Le médecin, d'ailleurs, avait dit qu'il n'y avait vraisemblablement aucune possibilité de nouvelle grossesse. Elle en avait été soulagée, et cependant n'avait pas réussi à renouer les fils de sa vie, à retrouver ses forces, ni surtout le goût d'une existence pourtant, en apparence, si comblée.

Lorsqu'elle était venue de Manchester pour passer, comme chaque année, Noël avec sa fille, Mrs Brandan avait été effrayée de son amaigrissement. Son anxiété, que Gonçalo da Maia Fragoso partageait secrètement, l'avait poussée à consulter dès son retour en Angleterre un éminent professeur. Sans pouvoir se prononcer sur le cas d'une patiente inconnue, celui-ci avait parlé du *spleen*, une mélancolie persistante qui affectait surtout les jeunes femmes un peu anémiées et oisives. Il ne cachait pas que Madère, un paradis pour tant de Britanniques épris de soleil et de romantiques paysages, n'était pas, à son avis, un climat convenant à Clarissa. Les brumes d'août, qui étouffaient l'île sous un casque pesant, l'exubérance de la végétation, créaient une touffeur de serre, funeste aux nerfs épuisés. Il recommandait un changement d'air, de cadre de vie, d'habitudes. Les landes d'Écosse ou la Suisse, par exemple, où l'on enregistrait de belles réussites dans le traitement des maladies de langueur.

Le Dr Pastor, qui soignait les Maia Fragoso depuis leur arrivée à Madère, avait approuvé cette suggestion, que Gonçalo avait d'abord repoussée avec force. Il ne pouvait

imaginer Clarissa sans lui dans un pays étranger et il était retenu à Funchal par ses obligations militaires, dérisoires en vérité dans cette garnison somnolente, il trépignait d'impatience dans l'attente d'une mission en Afrique, où les incidents se succédaient tant au Mozambique qu'en Angola. Il ne pouvait envisager de se déplacer, ne serait-ce que pour un bref séjour. Le médecin de famille avait insisté. Il avait décelé chez Clarissa des étourdissements, une respiration haletante que ne justifiait aucun effort ; et ce rose trop rose aux joues, ces yeux éteints que, soudain, la fièvre brûlait d'une flamme bleue, lui faisaient redouter, sans le dire, une affection pulmonaire. Conséquence d'une anémie profonde due à des maternités trop rapprochées. On ne pouvait aborder le sujet avec le colonel da Maia Fragoso qu'avec précaution. Celui-ci y verrait un reproche, une intrusion dans son intimité. Mieux valait blâmer la molle douceur de Madère, que l'officier frustré ressentait lui aussi avec humeur. Une cure d'air vivifiant aurait tôt fait de revigorer la jeune femme.

On avait d'abord envisagé que Mrs Brandan accompagnerait sa fille en Suisse, pour ce qui était considéré comme une villégiature. Une fâcheuse crise cardiaque de John Brandan, exigeant des soins prolongés, avait contraint sa femme à renoncer à ce projet. L'état de Clarissa s'aggravant, le colonel s'était résigné à la laisser partir pour une cure d'air, simplement accompagnée de sa femme de chambre.

La jeune femme avait passivement accepté les décisions prises à son sujet, s'était abandonnée pendant le long voyage aux mains de Piedade, une fille dégourdie, décidée, ravie de cette occasion de s'affirmer. Son zèle épargnait à Clarissa la moindre initiative, l'enfermait dans son apathie somnambulique.

Sortir de La Sapinière, par cette matinée exceptionnellement douce pour un mois d'octobre, l'avait arrachée à l'inertie de sa séquestration volontaire. Elle avait retrouvé la vigueur de l'air montagnard avec ses bouffées d'étable, d'herbes et de résine, qu'elle avait tant aimé, naguère, dans les hautes vallées de la Beira portugaise. L'animation

lui chauffait les joues, elle entendait battre son cœur, un peu vite, un peu trop vite, elle en était légèrement oppressée, sans doute à cause de la tiédeur de l'église close, du brasillement des cierges, de la foule prosternée.

C'est alors qu'elle entendit, à deux pas d'elle, une petite toux sèche qu'elle reconnut. Il avait porté un mouchoir à sa bouche, d'un geste familier. Elle l'avait aperçu de loin, en allant à la salle à manger. On parlait beaucoup de lui aux repas. Sa table était à l'autre bout de la pièce, mais on commentait parfois son entrée, sa sortie. Le remarquait-on à cause de son élégance, toujours très étudiée, de sa tristesse silencieuse, de la distance délibérée, sans aucune arrogance toutefois, qu'il prenait avec les autres clients du Dr Burger ? On savait qu'il était autrichien, fils d'un banquier viennois, qu'il s'appelait Helmut Klemens. Il devait être à La Sapinière depuis longtemps. Même les plus anciens l'avaient trouvé là à leur arrivée. On chuchotait qu'il était phtisique. Il avait même craché du sang. Il ne pouvait vivre que dans l'air raréfié des cimes.

Malgré elle, oubliant son rosaire, Clarissa l'observait, intriguée par ce jeune homme mystérieux et fragile, dont la solitude était sœur de la sienne.

Lorsque les enfants de chœur secouèrent les ostensoirs, au moment de l'élévation, la toux redoubla, et confus, discret, l'Autrichien gagna la sortie pour ne pas suffoquer.

Clarissa en fut troublée jusqu'à la fin de l'office et le chercha des yeux lorsqu'elle se retrouva sur le parvis de l'église. Des armaillis en costume de coutil, l'edelweiss brodé au revers de leur boléro sans manches, se claquaient sur l'épaule avec bonne humeur et s'invitaient à boire un déci à l'auberge. Des enfants filaient entre les groupes de femmes du village, courbées sous leurs pèlerines et qui se hâtaient vers leur besogne interrompue par la trêve de la messe dominicale. Les hôtes de La Sapinière flânaient avant de regagner les voitures rangées derrière l'église. C'était en somme la récréation, une échappée à la monotone routine de la cure. Piedade s'étonnait de l'animation de sa maîtresse, dont le regard faisait le tour de la placette large ouverte sur la vallée. De même qu'on

souffle sur les braises pour les aviver, elle s'empressa de profiter de cet instant pour signaler les ressources de l'endroit. Il y aurait dans la soirée un concert, dans une petite salle des fêtes. Peut-être un groupe qui danserait des rondes paysannes.

— Eh bien, nous irons, dit gaiement Clarissa, consciente du besoin de distraction que devait éprouver sa petite servante, après de longues semaines de claustration.

Mais en fin d'après-midi, après le thé, celle-ci eut le plus grand mal à la persuader de se rendre comme convenu à la petite fête locale. La jeune femme était retombée dans son accablement et répugnait à quitter sa chaise longue. Elle ne s'y résigna que devant la déception de Piedade.

— Si vous vous sentez fatiguée avant la fin du programme, pas besoin d'attendre les autres. Nous pourrons louer une voiture.

Déjà Piedade sortait de l'armoire un grand manteau d'écureuil, roulait un plaid, mettait dans un sac des bottillons fourrés.

Clarissa ne regretta pas d'être venue. Le concert était donné par un quatuor à cordes envoyé par l'un des grands hôtels de la vallée. On joua l'*Invitation à la Valse* assez joliment, une *Danse hongroise* de Brahms et une mélodie de Schumann, et on y mêla quelques joyeux couplets d'Offenbach que l'assistance scandait avec entrain. Clarissa s'étonnait de voir des gens qui, comme elle, passaient leurs journées alanguis par un long repos, soudainement déchaînés, claquant des mains, reprenant les couplets, les yeux trop brillants, le rouge aux joues. Lorsque des montagnards en culottes courtes à bretelles, une plume au chapeau, vinrent tournoyer avec de robustes filles en jupon et gros bas de laine, certains spectateurs se levèrent même pour danser. Ils riaient, un peu trop, un peu trop fort, jusqu'à ce que l'essoufflement les ramenât vers leur fauteuil, la sueur au front, la bouche ouverte comme un poisson hors de l'eau.

Clarissa se sentait les oreilles bourdonnantes, et aurait depuis longtemps décidé de remonter au chalet si elle n'avait eu scrupule à gâter le plaisir de Piedade. Celle-ci,

soudain, remarqua les traits creusés de sa maîtresse, surprit un frisson et aussitôt se leva. Elle eut à peine un signe à faire. Un grand garçon roux, qui se tenait debout près de la sortie, répondit d'un clignement de l'œil.

— Nous avons une voiture à la porte, chuchota-t-elle en drapant autour des épaules de Clarissa le châle que celle-ci avait rejeté. J'ai demandé à Fritz d'en tenir une prête.

— Fritz ?

— C'est un des garçons de service du chalet. Très obligeant.

En effet, un cabriolet stationnait devant la salle des fêtes. Le cocher aida Piedade à emmitoufler la jeune femme dans le plaid. C'est par-dessus leurs têtes que Clarissa avisa Fritz en conversation avec le Viennois de La Sapinière. Celui-ci semblait contrarié et nerveux, et le garçon embarrassé. Il y avait eu, semble-t-il, malentendu. Herr Klemens avait fait demander qu'on tînt une voiture à sa disposition, et l'unique dont on disposât avait été attribuée à Fritz par un cocher de ses amis, ignorant qu'elle était retenue.

Il y avait une solution que le rouquin proposa hardiment. Il remonterait à pied par un raccourci, Piedade s'installerait à côté du cocher, et les deux clients de La Sapinière se partageraient le cabriolet.

Clarissa acquiesça aussitôt, mais le jeune Autrichien ne dissimulait pas sa confusion. Il s'installa en présentant des excuses, s'enveloppa frileusement dans les plis d'une lourde pelisse et se tassa dans le coin de la voiture sans plus mot dire. Clarissa, qui l'observait à la lueur jaune de la lanterne, le vit porter plusieurs fois à ses lèvres un flacon plat et s'essuyer fréquemment la bouche avec un mouchoir qu'il tenait serré au creux de sa main gantée. Il semblait très mal à l'aise. Elle percevait sa respiration sifflante, que scandait un râle sourd. Le silence devint bientôt pénible, mais elle n'osait le rompre, feignant de regarder le paysage que la nuit engloutissait, où s'allumaient au loin des lampes, dans les chalets éparpillés au flanc de la montagne.

Ils atteignirent enfin La Sapinière et après un bref salut,

laissant au cocher et à Piedade le soin d'aider Clarissa à descendre de voiture, l'Autrichien gagna le chalet à grands pas. Il ne parut pas au souper. On ne parla que de cela à table.

— Il a eu une rechute.

— Il a pris froid en descendant au village.

— Non. Il faisait trop chaud dans la salle de concert.

— Depuis son retour, le Dr Burger est à son chevet.

— Les poitrinaires, vous savez, on les croit guéris...

Clarissa écoutait, la curiosité la retenait alors qu'elle avait pensé, elle aussi très lasse, monter dans sa chambre et s'y faire servir son repas. Une fois de plus elle remarqua que ses voisins, si prompts à détailler leurs petites misères (« J'ai eu 37° 9 hier soir. » « Des spasmes, c'en était presqu'angoissant. » « Je suais, ma chère, ma chemise était trempée. ») se considéraient tous comme séjournant là pour leur plaisir, une cure préventive, peut-être une convalescence. Le Dr Burger les entretenait dans cette euphorie, parlait avec légèreté de leur bronchite chronique, de leur asthme dont il est si difficile de se débarrasser.

Le lendemain, dès qu'on apporta le plateau du petit déjeuner, Clarissa demanda des nouvelles du malade. Piedade s'était déjà renseignée. Il avait passé une assez mauvaise nuit. Fritz avait aidé le médecin à lui poser des vésicatoires et on parlait de le consigner au lit pour une semaine. Clarissa en fut affectée plus qu'il n'était normal. Parmi tous les pensionnaires du chalet, lui seul avait retenu son attention. Il est vrai qu'il était plus atteint que les autres, et si jeune.

Le désœuvrement redevint pesant. Heureusement Piedade veillait. D'abord, elle s'arrangeait, grâce à Fritz (avec qui, décidément, elle avait trouvé un moyen de s'entendre — en quel sabir ?) pour savoir tout ce qui advenait à Helmut Klemens. Il allait mieux. Il entendait même, si le beau temps persistait, reprendre ses promenades à pied autour de La Sapinière. Ensuite elle houspillait gentiment sa maîtresse : l'éloignement de la maison, leur intimité forcée avaient aboli entre elles le cérémonial sur lequel le colonel était sourcilleux. Elle lui

conseillait de ne plus se laisser aller, paresseuse, à dormir comme une chatte vingt heures par jour. Clarissa avait aimé sa descente au village ; pourquoi se confiner au chalet ? Il y avait des sentiers tracés jusqu'aux premiers sapins, un chemin à travers prés qui menait vers un petit lac, et toujours un banc pour s'asseoir, un paysan pour prêter un âne si l'on était trop las pour rentrer à pied.

Clarissa ne protestait pas, se laissa finalement tenter, alla cueillir des colchiques, assista à la descente du troupeau qu'on ramenait des alpages vers les étables. Un vrai cortège, la vache maîtresse en tête balançant son énorme clarine, suivie des autres qui se bousculaient bêtement en meuglant ; les vachers avec leur matériel : tabourets, claies, cuveaux à laitage ; les filles, leurs plateaux fixés sur la tête à l'aide de courroies en cuir ; et les chiens jappant, les enfants glapissant.

Helmut Klemens était adossé à un arbre et prenait des croquis sur un bloc. Il faisait doux. Il n'était plus enfoncé dans sa pelisse mais portait une vareuse de gros cuir, une écharpe de laine. Son visage était reposé. Il reconnut Clarissa et, empochant son carnet, s'approcha en souriant.

— Désolé pour l'autre soir, dit-il. Vous avez dû me trouver bien grossier.

Il parlait anglais avec un fort accent. Comment avait-il su que c'était la langue maternelle de Clarissa ?

Ils descendirent à pas lents vers La Sapinière. Ils prirent leur repos d'avant dîner, et comme chaque soir le jeune homme regagna sa chambre sitôt le repas terminé. Mais le lendemain, il lui adressa un mot par Piedade, qui le tenait de Fritz. Il y avait encore un peu de soleil. Cela ne durerait pas. Si elle voulait faire une promenade...

Le beau temps dura tout une semaine. Ils explorèrent les alentours du chalet qu'il connaissait par cœur. Helmut était là depuis bientôt dix-huit mois. Il avait cru n'interrompre ses études que pendant le dernier trimestre d'université, et le Dr Burger l'avait retenu, un mois après l'autre, sans que sa santé s'améliorât vraiment. Il avait des rémissions qui le laissaient plein d'espoir, mais le médecin recommandait la prudence, et soudain il était repris d'une quinte, la fièvre montait.

— En ce moment, par exemple, je me sens merveilleusement bien. Mais demain... ?

Qu'il était jeune, lorsque son visage n'était pas crispé, le hâle de l'été lui donnait un air de vraie santé, son regard avait perdu cette indifférence une peu hautaine qui tenait à l'écart les plus indiscrets. Il riait même, parfois — il avait de belles dents carrées, très blanches, faites pour mordre dans la vie avec appétit.

Ils parlaient peu. Tacitement, ils ménageaient leur souffle, pour pouvoir allonger la promenade. Être ensemble leur suffisait, regarder les ombres s'étendre dans les alpages, boire leur verre de lait directement dans une étable, suivre le ruisseau jusqu'à la petite cascade et sa roue à eau. Il étudiait le droit, sans zèle, pour succéder à son père. Elle l'écoutait, silencieuse, il ne l'interrogeait pas. Elle ne lui cachait pas délibérément le fait qu'elle était mariée, qu'elle avait trois enfants. Elle ne pensait pas à eux, ni à la vie qui avait été la sienne jusqu'à ces dernières semaines, ni à ce qui l'attendait. Elle vivait non pas au jour le jour, mais dans le seul instant. Dès leur retour au chalet, ils s'ignoraient, repris par l'horaire impérieux de la cure. Elle devinait qu'il était plus atteint qu'elle, peut-être même vraiment phtisique, comme l'avait insinué une de ses voisines de table. Il se fatiguait plus vite qu'elle, il devait fréquemment s'essuyer le front, les lèvres. Elle le ménageait, suggérait une pause. Ils s'asseyaient sur un arbre abattu, s'arrêtaient pour parler à un armaillis ou se rafraîchir à une fontaine.

Les promenades étaient cependant restreintes, car ils hésitaient à s'engager dans une pente un peu rude. Il proposa de prendre une voiture, de profiter des heures libres en fin de matinée. Il voulait l'emmener chez un vieux bûcheron qui avait eu les jambes écrasées par la chute d'un sapin et qui, paralysé depuis des années, faisait de la pointe du canif de fragiles merveilles en papier découpé. C'était assez loin, mais il y avait une auberge où ils pourraient déjeuner.

En vérité, la discipline du chalet semblait stricte, mais les pensionnaires ne s'y soumettaient que de leur plein gré. Le Dr Burger considérait qu'ils étaient assez grands

pour respecter un programme étudié en vue d'améliorer leur santé. Libre à eux, comme le faisaient certains, de fumer, de boire de l'alcool ou de se réunir en cachette, tard le soir, pour jouer au poker. Il n'était pas besoin d'une autorisation pour descendre au village ou sauter un repas. Le médecin se réjouissait de voir ses patients s'amuser. C'était profitable à la cure, comme le soleil et l'air pur. Ceux qui s'ennuyaient s'écoutaient trop, le harcelaient pour qu'il les examinât. Il fallait analyser leurs crachats, leur tapoter le thorax, préparer des liqueurs pectorales. Certains suggéraient des remèdes de sorcière, parlaient en chuchotant de ce broyat de poumon de renard qui faisait des miracles, ou demandaient en rougissant si vraiment le lait de femme, bu à la mamelle...

Le Dr Burger haussait les épaules, rassurait, composait des tisanes, y mêlait le miel à la fleur d'oranger, avec un soupçon de laudanum pour calmer les plus nerveux. Il croyait sincèrement aux bienfaits de la climathérapie, suivait avec une attention inquiète les travaux de ses collègues, de Villemin surtout qui affirmait que la tuberculose n'était pas héréditaire, mais en revanche qu'elle était contagieuse. Y ajouter foi le contraindrait à réviser toute l'organisation de La Sapinière. Il se contentait d'isoler les malades plus sérieusement atteints. Il avait eu plusieurs décès, après des agonies parfois pénibles, gardées discrètes grâce à l'efficacité de son personnel infirmier. Pour ne pas alarmer les autres pensionnaires, le dénouement était tenu secret. On évacuait le corps la nuit, jusqu'au village, où la famille en reprenait possession. Si le malade ou ses proches exigeaient un viatique, le curé entrait par une porte de service et se faufilait dans les couloirs à l'heure des repas, quand il ne risquait pas d'y rencontrer quelqu'un.

Arpentant d'un pas vif son vaste chalet-clinique, toujours affairé, semblant sautiller d'un patient à l'autre, le Dr Burger était cependant très attentif à chacun d'eux, tenait un fichier détaillé de leur cas, et ses auscultations étaient consciencieuses : il avait l'oreille fine et, par simple percussion de ses doigts maigres, il percevait les

progrès d'un mal qu'il était incapable de définir exactement mais qu'il s'efforçait de soulager.

Il était enchanté de voir le jeune Klemens sortir de sa mélancolique réserve et Clarissa reprendre vie. Fritz l'informa du projet de déjeuner à l'auberge de la Croix des Vivants. On l'avait chargé de louer la voiture.

« Pourvu qu'ils ne tardent pas trop, pensa-t-il. L'hiver peut nous tomber dessus d'une minute à l'autre. »

Il faisait beau le matin où, après avoir un peu bâclé la collation de dix heures, Helmut et Clarissa s'installèrent dans l'amusante carriole découverte qu'on préférait au cabriolet pour jouir du paysage. Helmut avait une pèlerine fourrée, une casquette à oreillettes, et sa compagne une étole de martre. Parce qu'il y avait même un peu de soleil, Piedade insista pour qu'elle prît son ombrelle, et ils partirent, joyeux, au trot d'une solide jument qui sentait le crottin, le dos tourné à la route pour pouvoir embrasser le magnifique panorama.

La Croix des Vivants était juchée sur une hauteur voisine, on y accédait par un sentier tortueux longeant la cascade. Ils furent éclaboussés d'une vapeur fraîche à odeur de gentiane.

Le vieux Simon avait depuis longtemps accepté son infirmité. Assis sur une chaise devant son chalet noirci par l'âge, il sifflotait, en faisant ses découpages sur un coussin de cuir. Ses mouvements étaient vifs et sûrs, il semblait travailler sans modèle ni repères et, cependant, n'aurait pu rattraper un coup de canif maladroit. Il accueillit les visiteurs avec bonne humeur, leur offrit un verre de fendant — que Helmut régla discrètement à sa femme — et exécuta sous les yeux éblouis de Clarissa un découpage aérien : un flocon de neige qui s'épanouissait sous ses gros doigts comme une fleur.

— Elle va venir, elle vient, annonça-t-il en crachant un peu de jus de sa chique. Voyez là-bas... Elle viendra avant ce soir, la neige, et elle ne nous quittera plus de l'hiver.

Il y avait peut-être un peu de bise, le ciel se brouillait, mais un bon feu flambait dans l'auberge et les jeunes gens

déjeunèrent de grand appétit. La cuisine rustique, la soupe de gruau, la palette et les pommes bouillies leur semblaient bien meilleures que les menus toujours un peu recherchés de La Sapinière.

Ils avaient décidé, sagement, qu'ils feraient après le repas une sieste sur la petite terrasse de l'auberge, devant le calvaire de bois qui avait donné son nom — Croix des Vivants — à cet endroit un peu perdu. Cependant, quand ils voulurent faire sortir des fauteuils et des coussins, déjà des flocons voltigeaient, rares encore mais épais, qui ne fondaient pas en touchant le sol et le couvrirent rapidement d'un tapis blanc.

Il suffit de quelques minutes pour que l'horizon fût bouché, la neige maintenant tourbillonnait, semblait monter de la vallée en même temps qu'elle tombait du ciel. La température avait baissé d'un coup, Clarissa frissonna.

— Rentrons, dit Helmut.

Il commanda du punch, et remit une bûche dans le feu. Il faisait sombre dans la pièce aux poutres basses, le chien était rentré, le poil mouillé, une buée montait de son dos tandis qu'il se chauffait au ras des braises. Clarissa était envahie de bien-être, à demi assoupie, bercée par le chuchotement de la bouilloire suspendue dans l'âtre. Helmut n'osait bouger pour ne pas la troubler, mais regardait à la dérobée, à travers le carreau obscurci de la petite fenêtre, la tempête qui s'était déchaînée, ensevelissant l'auberge dans le silence et la solitude. Il se demandait comment ils pourraient redescendre vers La Sapinière. On avait remisé la carriole et le cheval. Le cocher discutait dans la cuisine avec le patron. Le temps s'écoulait lentement.

— Il doit être tard, dit Clarissa, s'éveillant en sursaut parce que le chien, le poil grillé par une escarbille, s'était brusquement levé.

Au même moment, le cocher, son bonnet à la main, vint s'excuser auprès de Helmut. Il ne fallait pas penser, bien sûr, à se mettre en route par un temps pareil, qui ne ferait qu'empirer avec la nuit.

— Je vais rentrer chez moi à pied. La femme m'attend.

Vous, vous êtes ici bien à l'abri. Demain, dès le jour levé, j'irai demander le rouleau pour ouvrir un chemin et une voiture fermée pour vous ramener à La Sapinière.

Clarissa s'agitait. Piedade serait inquiète. Le cocher la rassura :

— Tout le monde se doutera bien que vous vous êtes mis au chaud pour la nuit. C'est un cas qui arrive à bien d'autres, à la tombée de l'hiver qui vient toujours sans trop s'annoncer.

L'homme sortit en souhaitant le bonsoir, l'aubergiste vint sous prétexte de remettre une bûche. Il semblait embarrassé.

— Ces messieurs dames souperont, sans doute ?

— Et pourrez-vous nous coucher ? demanda Helmut.

Bien sûr. L'important c'était de décider tout de suite du menu, la femme à la cuisine n'aimait pas être bousculée et s'il fallait tuer un poulet...

Ayant obtenu l'assurance qu'une grande omelette, de la viande séchée et des pommes rösti feraient l'affaire, il alluma une grosse lampe à pétrole, et apporta une boîte de dominos jaunis et un jeu de cartes un peu écorné.

— Pour passer le temps, dit-il.

Il les laissa seuls. La nuit était tout à fait venue, mais la vitre restait blafarde, le rideau de neige était devenu opaque. Ils s'engourdissaient dans la chaleur de l'âtre. Le châle de Clarissa glissa. Helmut le ramassa, lui en entoura les épaules avec des gestes appliqués, elle l'en remercia en prenant sa main. Elle la sentit brûlante, sans doute la réverbération de la flamme. Leur regards se croisèrent. Les yeux de Clarissa luisaient de cette flamme bleue qui les faisaient paraître plus grands, pétillants, plus joyeux qu'ils n'étaient jamais. Ce fut Helmut qui détourna les siens. Il renversa la boîte de dominos, ils jouèrent quelque temps avec nonchalance. Ils étaient habitués aux longs silences. Celui-ci était différent. Clarissa pensa aux veillées, avec Gonçalo, à Madère. Les enfants couchés, les domestiques à l'office, l'hiver, ils restaient dans le jardin couvert qu'emplissait l'haleine des orchidées grimpantes. Le colonel lisait les journaux apportés par le dernier bateau, commentait parfois une nouvelle, généralement

un incident survenu à Lisbonne ou en Afrique, dont il tirait les conséquences pour sa carrière. Clarissa l'écoutait à peine. Elle se réfugiait dans une rêverie floue, sans objet, faite surtout de souvenirs effilochés, d'images d'un temps révolu. Elle se revoyait gamine, arrivant de Manchester, en vacances, à Livramento, le cœur battant, impatiente de retrouver le dur soleil sur les rocs, dans le jaillissement éblouissant des genêts, la ferme-couvent bourdonnante, le grand corridor aux murs de faïence, toujours d'une fraîcheur de grotte, et bonne-maman Violante, vive, active, sa gravité souriante et son regard noir qui voyait tout, qui vous perçait à jour. Elle avait compris avant tout le monde, avant Clarissa sans doute, que celle-ci était amoureuse folle de Gonçalo, elle avait sans doute aussi pressenti que cela ne lui apporterait pas le bonheur. Violante connaissait ces hommes de Beira, aussi rudes que leur montagne, même les meilleurs. Son petit-fils, Gonçalo, était brillant dans son uniforme à parements d'astrakan, beau cavalier. Pas étonnant qu'une petite cousine (ils n'était pas vraiment parents, en somme, mais des liens d'enfance les unissaient) en fût éblouie. Certes, avec ses huit années d'aînesse, Gonçalo négligeait ou bousculait un peu la fillette aux nattes blondes qui le suivait partout comme un petit chien. Mais il l'aidait à franchir un gué, l'encourageait à s'approcher du bétail, lui cueillait des arbouses dans l'arbre. Avait-il remarqué qu'elle devenait jolie, avait-il attendu avec impatience ses galons d'officier pour lui demander, à brûle-pourpoint, si elle voulait l'épouser ? Clarissa n'avait jamais compris Gonçalo, il ne s'expliquait jamais sur sa façon d'agir : il décidait et sa décision, à ses yeux, avait force de loi, puisque c'était la bonne. Elle l'avait toujours admis. Mais surtout dans l'émolliente douceur de Madère, ébranlée dans sa santé qui l'éloignait des mondanités brillantes de l'île, elle avait ressenti sa solitude.

La femme de l'aubergiste vint mettre le couvert. On soupe tôt, chez les villageois. Ils n'étaient dans cette maison que depuis quelques heures, et déjà Clarissa s'y

sentait des habitudes. La miche de gros pain, le banc de chêne usé, la fillette de vin blanc, l'odeur résineuse du feu, tout cela lui semblait familier comme cet étranger qui était assis en face d'elle, qui parlait peu mais ne la quittait pas des yeux, emplissait son verre, lui souriait.

La fatigue tomba sur elle d'un coup. Elle n'avait pu, impunément, se passer des heures de chaise longue de la fin d'après-midi.

— Si vous voulez aller vous reposer...

— Non. Un moment encore. On est si bien...

Elle ne voulait pas écourter leur tête-à-tête. Si elle dormait maintenant, lorsqu'elle s'éveillerait la voiture serait là pour les ramener à La Sapinière, et le mauvais temps interdisant les promenades, elle le perdrait. Cette pensée la désolait.

Il commanda un genièvre. Elle avait déjà bu plus qu'à l'ordinaire, sans doute, elle ressentait ce léger vertige que lui donnait l'air plus vif des cimes. Elle avait éprouvé ces étourdissements à son arrivée à La Sapinière. Le Dr Burger lui avait assuré que c'était normal : l'altitude encore, et la Croix des Vivants était à trois cents mètres au moins au-dessus du chalet. La main d'Helmut l'effleura, par hasard. Lui aussi était brûlant. Clarissa se sentait maintenant envahie par un trouble dont elle prenait conscience. Elle s'y était méprise, dans la cordialité aisée de leurs promenades. Elle s'y était complue, tout au long de cette journée, blottie près de Helmut sous la grosse couverture, dans la carriole, et ronronnante au coin du feu, en face de lui. Elle avait frissonné lorsqu'il avait croisé le châle sur sa poitrine. Peut-être avait-il cru que c'était de froid. Mais maintenant ce simple contact de leurs mains, dans l'abandon de la fin du repas, ne pouvait laisser de doute. D'ailleurs, il avait déjà repris ses doigts entre les siens, caressait sa paume, et elle sentait sa gorge se serrer, assistait en elle à une brusque déroute. La fièvre qui battait à son pouls, à ses tempes et au plus creux de son corps, n'était pas celle que le Dr Burger inscrivait sur ses fiches. Elle n'osait lui donner un nom, elle était bouleversée et, cependant, étrangement lucide, elle n'essayait pas de lutter. Elle était d'avance vaincue et ne

pouvait être épargnée que par Helmut, si le même égarement ne le poussait pas vers elle.

— Venez, dit-il.

On avait allumé du feu dans la chambre et une lampe y brûlait. L'unique chambre de l'auberge. Le seul lit avec ses édredons de percale blanche, une image pieuse au mur, une armoire peinte de grosses roses ; un rideau tiré sur la neige, la montagne vide, le monde.

Ils n'échangèrent pas une parole. Il n'y avait rien à dire. Quand on est pris d'un éblouissement et qu'on tombe, on s'abandonne. Elle fut submergée par la violence et l'émerveillement de son bonheur. A nouveau, elle éprouvait au milieu de cette singulière aventure, un sentiment profond, rassurant, d'inéluctable. La peau de Helmut, sa minceur nerveuse, son ardeur à la fois avide et respectueuse, lui étaient familières comme l'avaient été la rustique saveur du repas, la simplicité chaleureuse de la chambre. Tout cela était bon, elle en avait besoin comme on a faim et soif, et jamais, même lorsqu'elle avait attendu en tremblant de joie d'être la femme de Gonçalo, elle n'avait éprouvé cette exigence renouvelée et cet apaisement ineffable. Ce qui doublait cette joie, c'était de la dispenser, de sentir que pour Helmut c'était la même surprise émerveillée. Ils se découvraient et se comblaient l'un l'autre, jamais elle n'avait compris le sens vrai, double, de l'expression se donner : donner et recevoir, oser et permettre. En même temps elle était consciente de la fragilité de Helmut, d'un feu qui l'épuisait ; elle guettait son souffle ; dans chaque baiser, elle lui donnait de ses forces, elle l'entendait gémir et tremblait du mal qu'elle lui faisait peut-être.

Quel silence ! Celui des boules de verre où tombe une fausse neige. Ils étaient dans une bulle close, et la neige les enveloppait de son drap blanc.

Il neigea toute la nuit et toute la journée du lendemain. Ce n'est que vers cinq heures que, traîné au pas lent des bœufs, le rouleau de pierre réquisitionné par le Dr Burger réussit à ouvrir un chemin jusqu'à l'auberge en faisant un long détour pour adoucir la montée. Un traîneau grimpa dans le sillage pour ramener les pensionnaires à La

Sapinière. Il faisait alors tout à fait nuit. Clarissa était blottie étroitement contre Helmut, au creux de leurs fourrures. La neige avait presque cessé, n'était plus qu'une poudre éparse et caressante. Le cocher avait serré les genoux des voyageurs dans une couverture de cheval, rude et qui sentait fort. Les flocons s'y dissolvaient, impalpables. Le rouleau qui avait écrasé la neige du chemin l'avait rejetée sur les bas-côtés où elle formait des congères glacées, qui scintillaient, bleuâtres, dans la lueur dansante de la lampe-tempête accrochée au montant du traîneau. La voûte du ciel n'était que ténèbres, les voyageurs glissaient, semblait-il, sans poids, entre des murailles de cristal, dans un poudroiement diamanté. Leurs mains s'étreignaient sous les couvertures, leurs haleines se mêlaient figées par le froid ; c'était une communion chaste et profonde, en même temps qu'un bonheur charnel, chaud, intimement partagé dans la grisante légèreté de la vitesse. Le cocher, gagné lui aussi par l'euphorie de la descente, accompagnait des claquements de son fouet la chanson qu'il sifflait entre ses dents et que rythmait le bruit mat des sabots du cheval sur le sol velouté.

L'arrivée à La Sapinière brisa l'étrange enchantement. C'était l'heure du dîner, le Dr Burger se tenait sur le perron, Fritz et Piedade à ses côtés. Avec autorité, sans autre commentaire qu'un bref « bonsoir », il renvoya les arrivants chacun dans sa chambre, où le dîner leur serait servi dès qu'ils seraient couchés. Auparavant, Piedade frictionna longuement Clarissa à l'alcool, jusqu'à ce qu'elle se sentît brûlante et brisée, plus prête au sommeil qu'au repas. La jeune Portugaise s'activait à son service sans rien dire ; Clarissa en était heureuse, elle avait besoin de silence. Elle mangea peu mais s'endormit très vite ; le sommeil enchaînait sur la sensation délicieuse de rêve éveillé qu'avaient été ces deux derniers jours.

Elle s'attendait, le lendemain, à recevoir un message de Helmut dans la matinée. Un peu déçue, elle descendit à la salle à manger. Sa place était vide. Elle envoya Piedade

aux nouvelles. Celle-ci chercha Fritz en vain. Il était retenu au chevet d'un malade, dit un infirmier. Il refusa de préciser lequel. La règle de la maison était d'être discret sur l'état de santé des pensionnaires. Piedade alla rôder à l'étage du jeune Autrichien, y rencontra le Dr Burger qui parut irrité de la trouver là où elle n'avait rien à faire. Il s'en débarrassa en disant brièvement que Herr Klemens était fatigué et souffrait sans doute d'un refroidissement.

La journée s'écoula sans autre nouvelle, rien non plus le lendemain. Clarissa s'en alarma. Cette fois, le bon docteur perdit un peu de sa débonnaire courtoisie.

— Herr Klemens fait l'objet de tous les soins nécessaires, mais n'est pas pour l'instant en état de voisiner agréablement. Par ailleurs, je vous trouve vous aussi un peu agitée, votre traitement a été fâcheusement bousculé, je vous conseille de ne penser qu'à vous détendre au maximum pour récupérer rapidement.

Il l'envoya se coucher et ajouta à la cure un sirop calmant qui, en effet, lui rendit l'indifférence ensommeillée de ses premiers jours à La Sapinière. Elle y perdait le fil du temps, ne remarquait même pas le visage soucieux de Piedade. Consignée au lit, elle oubliait le reste du monde, caché à ses yeux par le rideau de la neige qui s'était remise à tomber sans relâche.

Elle sortit de cette torpeur lorsqu'en mettant de l'ordre dans la chambre Piedade trouva entre deux feuilles de papier fort glissées distraitement dans un tiroir, l'étoile à mille branches d'un flocon, découpée par le vieux Simon. Elle prit le papier de soie avec précaution, l'éleva dans la lumière pour en mieux voir la transparence. Clarissa poussa un cri.

— Prends garde, c'est si fragile !

Le papier léger tremblait entre les doigts de Piedade.

— Donne.

Clarissa le replaça elle-même entre les feuillets protecteurs. Cette chose immatérielle l'avait arrachée à la stupeur inerte où le Dr Burger la maintenait depuis son retour. Elle s'habilla, descendit jusqu'au cabinet du médecin. Elle s'efforçait de rester calme, pour se rassurer. Après avoir été quelques jours ébranlée par une équipée

qui avait peut-être été imprudente, il était normal qu'elle vînt prendre des nouvelles de celui qui l'avait accompagnée. Le Dr Burger hésita un instant. Mais à quoi bon ajourner un coup dont il pressentait la brutalité.

— Herr Klemens nous a malheureusement quittés hier, dit-il, en éparpillant des fiches pour montrer qu'il était occupé.

— Quittés ?

— Il a eu une hémorragie que nous n'avons pu juguler. Il y était enclin. Plusieurs fois, déjà... Celle-ci lui a été fatale.

Il était évident que Clarissa ne comprenait pas.

— Je voudrais le voir, balbutia-t-elle.

Le médecin se leva, vint à elle et lui prit la main.

— Impossible, mon enfant. Le corps a été descendu cette nuit jusqu'au village. Ses parents ont été avertis par télégramme. Ils seront ici demain.

Il pria Fritz de ramener Clarissa dans sa chambre, avec consigne de lui faire prendre double ration de sirop.

Chapitre II

Piedade fut la première à comprendre la gravité de la situation et l'urgence des mesures à prendre. Le Dr Burger avait attribué la prostration où avait sombré Clarissa à la fatigue de son équipée à la Croix des Vivants et au choc de la mort de Helmut Klemens. Il avait grand soin de ne jamais se mêler de la vie privée de ses patients, sinon pour veiller à ses ricochets sur leur état de santé. Clarissa était un sujet fragile, probablement plus atteinte qu'il ne l'avait cru d'abord. Elle exigerait de longs soins et une étroite surveillance. Il pourrait les lui consacrer aisément. Le colonel da Maia lui avait fait savoir qu'il avait été soudainement promu à un commandement en Afrique portugaise. Des troubles fermentaient au Mozambique. Il n'avait même pas pu venir voir sa femme avant d'embarquer et avait dû prendre, à l'escale de Funchal, le bateau qui l'emmenait à Lourenço Marques. Son ordre de mission était de douze mois. Il avait pris toutes mesures pour que les frais du séjour et du traitement de Clarissa à La Sapinière fussent réglés par sa banque.

Le Dr Burger se sentait donc à l'aise pour envisager, pour Clarissa, un séjour prolongé qui lui rendrait sa vitalité. L'hibernation fait souvent de vrais miracles, surtout chez des malades aussi jeunes que celle-ci. Piedade savait qu'au contraire, chaque jour passivement écoulé aggravait le problème. L'anémie dont souffrait

Clarissa avait pu, quelque temps, expliquer un retard qui se prolongeait et qui s'était produit, déjà, à diverses reprises, si bien qu'on s'était un peu embrouillé dans les dates ; mais d'autres symptômes confirmaient les soupçons de la servante : ces nausées matinales, la taille qui, lentement, s'épaississait...

A seize ans, dans son village perdu, Piedade avait, moitié subi, moitié accepté, les rudes étreintes d'un colporteur qui, lorsqu'elle était gamine, lui donnait des rubans, des sucreries poisseuses et qui l'avait surprise, par un jour chaud, le corsage déboutonné, dormant dans l'ombre d'une pinède. Trois mois plus tard, la gamine avait dû, contre la médaille d'argent de sa première communion, s'en remettre à la science douteuse de la Marofa pour réparer le dommage. Elle avait cru en mourir. La drogue répugnante qui la faisait tituber, une mouche ivre tournoyant dans sa tête, et l'aiguille qui, gauchement, la fouillait, et le sang... Jamais Clarissa n'accepterait cette cruelle délivrance. Ni ne la supporterait. Piedade n'en avait donc soufflé mot, s'abstenant même de confier à sa maîtresse des soupçons que chaque jour confirmait, que Clarissa ne pouvait étouffer à force de passive résistance aux réalités.

Le traitement laudatif du Dr Burger la maintenait dans une bienheureuse inertie. Il fallait que quelqu'un pensât, agît pour elle.

Nul n'avait su, au village, la sordide aventure de Piedade. Le colporteur n'était plus revenu dans la région. L'abbé Justino avait entendu la jeune fille à confesse. Elle avait avoué, à demi-mot. Il n'était pas nécessaire de s'expliquer beaucoup. Le prêtre devinait, surtout comprenait. Il avait donné l'absolution et effacé le péché, sans toutefois en alléger le poids que celui-ci peserait, et pendant toute sa vie, sur le cœur de Piedade. C'était une pénitence silencieuse, une vergogne et un regret. Seule Piedade devrait payer la faute qui n'était qu'à peine la sienne, celle d'un homme échauffé, d'une matrone cupide, de l'ignorance et de la pauvreté d'un hameau isolé. L'abbé Justino n'était pas toujours d'accord avec le bon Dieu, qu'il jugeait dur envers sa créature. Il était

enclin au pardon plus qu'à la condamnation. Il pensait aussi — lorsque l'aube était claire sur la montagne, que les genêts pavoisaient, qu'un enfant faisait en riant voler son cerf-volant — que le Seigneur a donné la vie aux hommes pour qu'ils soient heureux et que ce sont les hommes qui ont gaspillé ce merveilleux cadeau. Il s'efforçait alors de réparer les dégâts dans la mesure de ses faibles moyens.

Piedade connaissait les ressources de l'abbé Justino pour tenir autant que possible le malheur à distance. Elle lui avait écrit. Piedade savait écrire, elle s'était acharnée à réunir les armes qui lui permettraient de fuir sa montagne aride, un destin ingrat. Elle se savait belle fille, une plante vivace prompte à reprendre partout racine. Un homme l'avait mise à mal, lui avait apporté la peur, la honte et le supplice. En même temps, elle avait découvert ce qu'elle pouvait offrir ou refuser aux hommes, pour en tirer profit. Elle était devenue cauteleuse et rusée, si gaie pourtant et hardie au plaisir que c'était elle, à présent, qui choisissait les hommes et en faisait ce qu'elle voulait. Ce Fritz, l'infirmier, par exemple, elle l'aurait mené où elle aurait voulu. Elle aurait besoin de lui. Elle avait guetté le courrier jusqu'à la réponse, lente à venir, de l'abbé Justino. Il acceptait de recevoir Clarissa. Filomena, sa bonne, la mère de Piedade, prendrait soin d'elle le temps qu'il faudrait, et se chargerait aussi du petit.

Piedade n'avait aucune difficulté à se faire comprendre de Fritz et avait déjà saisi au vol assez de suisse allemand pour exprimer des choses simples. Avec le Dr Burger, qui la considérait toujours comme une simple servante, ce serait plus difficile, étant donné que la question à traiter était bien délicate. Elle le guetta, un soir, alors qu'il regagnait son cabinet, lui tendit simplement la lettre du curé. L'évidence qui jusqu'alors avait échappé au médecin lui apparut soudain, avec à la fois ses problèmes et leur solution. Il fallait surtout éviter que l'affaire s'ébruitât. Dieu merci, la rigueur de l'hiver confinant les pensionnaires dans leurs chambres, Clarissa plus isolée qu'aucune autre par sa fatigue et ses malaises, personne à La Sapinière n'avait rien soupçonné. Il fallait cependant éviter qu'on remarquât que la jeune femme s'arrondissait

comme une chatte pleine. On aurait tôt fait de compter sur ses doigts et de remonter jusqu'à l'escapade à la Croix des Vivants. Indifférente en général au sort de leurs compagnons, la curiosité des malades s'éveillait, virulente, dès qu'ils flairaient un scandale.

Le Dr Burger disposait heureusement, à quelques lieues de La Sapinière, d'un chalet confortable et discret où il installa Clarissa et sa servante. Le crédit largement ouvert par le colonel da Maia permettait d'accorder à sa femme un traitement particulier. Le médecin, d'ailleurs, éprouvait de la sympathie pour la faiblesse, la douceur et pourquoi pas ? la beauté de sa patiente. Il s'interdisait la pitié comme le blâme, ne se préoccupait que de soigner. Jusqu'aux beaux jours, Clarissa trouverait chez lui un abri chaud, le silence et la paix, et reprendrait des forces pour affronter l'épreuve qui viendrait avec l'été. Elle pourrait alors chercher auprès de l'abbé Justino un autre refuge.

Clarissa avait accepté sans mot dire. Plus encore que la colère de Gonçalo — Piedade, tremblante, mesurait à quelle violence elle pourrait le porter —, elle redoutait le chagrin de celui qu'elle avait trahi et était prête à tout pour éviter à ses enfants un foyer détruit, un nom souillé. Sa placidité n'était qu'apparente et dissimulait un tourment dont elle savait qu'il ne s'apaiserait pas. Elle allait vivre toute sa vie un mensonge qui ne ferait que s'alourdir. Elle l'acceptait, sans protestation, sans un soupir, le supporterait en secret comme un cilice, s'efforçant seulement, par une souple docilité, de rendre plus aisée la tâche de ceux qui venaient à son aide.

Les lettres de Funchal ou de Mozambique, lui étaient transmises au chalet. Les enfants, confiés à un jeune précepteur français et à une gouvernante de confiance, répétaient que leur mère leur manquait beaucoup. C'était vrai, sans doute, mais il n'était pas non plus douteux que les plaisirs de leur âge et l'intérêt de leurs études emplissaient leurs journées. Quant à Gonçalo, dans sa caserne mozambicaine, il était assez surmené et soucieux pour ne s'offrir le luxe de penser à sa femme qu'avant de tomber de sommeil, rassuré d'ailleurs par les rapports optimistes du Dr Burger.

Chapitre III

L'abbé Justino était curé de Penedo de Giestas depuis trente-cinq ans. Il y était arrivé l'année où, finalement vaincu par son frère Pedro, l'infant Miguel avait dû accepté l'exil, laissant dans le royaume exsangue des partisans mal résignés, qui, à tâtons, se regroupaient pour prolonger un combat sans espoir. Certains avaient cru que le prêtre s'était réfugié dans ce village écarté par crainte de représailles. Il n'était pas du pays et sans doute avait-il, dans sa province, mené la lutte acharnée qui tentait de maintenir l'infant sur le trône. En vérité, les Tavares Moniz étaient foncièrement miguellistes, le frère aîné de l'abbé — Sergio — avait même participé activement au siège de Porto en 1832 et avait émigré au Brésil en même temps que Justino s'installait dans son humble paroisse montagnarde. Les raisons de ce double abandon d'une région où la famille possédait un vaste domaine depuis plus de deux siècles, n'avaient rien de politique. C'était un drame intime qui avait poussé les deux frères loin de leur Minho natal. Chez Sergio, sans doute le remords, et chez son cadet, un impérieux besoin d'oblation. Maria Candida s'était noyée. On avait prétendu qu'il s'agissait d'un accident. Personne n'y croyait vraiment. Les plus malveillants avaient insinué qu'elle était enceinte. Il était évident, pour tous, qu'un

morgado[1] de si riche lignée que Sergio ne pourrait épouser la fille d'un métayer. Même si elle était jolie et honnête, même si elle avait cédé par amour à l'amour d'un jeune homme qui avait été son compagnon d'enfance ; les petits paysans et les fils des hobereaux campagnards partageaient longtemps les mêmes jeux, pêche dans les ruisseaux ou maraude, rustiques festins de lait de brebis et de châtaignes cuites sous la cendre ; bals sur les dalles de l'aire où les pas des danseurs faisaient voltiger la balle du froment qu'on venait de battre au fléau. Les Tavares Moniz n'étaient pas fiers, malgré leur douze quartiers de noblesse et leur bel hôtel festonné de granit de la grand-place. Ils dotaient les filles de leurs fermiers, envoyaient les fils au régiment avec une recommandation qui leur valait vite un galon de laine, assuraient de vieux jours décents à ceux qui s'étaient usés à leur service. Mais de là à la mésalliance... Les parents de Candida non seulement l'avaient bien compris, mais ils avaient été les premiers à accabler la pauvre fille lorsque sa faute était devenue publique et que Sergio avait refusé tout net d'épouser une héritière de Vila do Conde en déclarant qu'il n'était pas libre. Un défi puéril, qu'il n'avait accompagné d'aucune décision positive, s'enfermant au solar dans une solitude têtue pour fuir les remontrances paternelles et les larmes de sa mère, laissant au village Candida rossée par son père et montrée du doigt dans la rue. Candida était morte et Sergio, exilé volontaire, était allé mourir des fièvres au Brésil. C'était le moment où Justino sortait du séminaire. Il avait assisté aux marchandages entre le curé et ses parents pour que la jeune noyée fût ensevelie en terre d'Église — l'eau bénite, les oraisons et la croix gravée de son nom au cimetière effaçant tout soupçon de geste désespéré et inexpiable. On avait alors offert au jeune prêtre le poste auquel sa naissance et ses aptitudes lui donnaient plein droit. En quelques années, il serait vicaire à Braga, en attendant la mitre.

1. *Morgado* : fils aîné et héritier d'un grand nom et du patrimoine familial.

Justino avait décliné cet honneur et réclamé celui de servir Dieu au poste le plus humble. Pas en terre d'Afrique ou de Santa Cruz, ni aux Indes, où il n'était pas assuré de comprendre les problèmes et les besoins de ses paroissiens, mais chez des paysans comme ceux parmi lesquels il avait grandi. On crut à un excès de zèle, celui d'un néophyte inspiré par l'orgueil autant que par la charité. Justino s'obstina. Tant que l'expérience n'aurait pas découragé ce mystique et puéril élan, mieux valait l'éloigner du diocèse. On lui proposa Penedo de Giestas un peu par dérision. Moins de cent habitants, et à peine une église. Celle qui remontait au roi Manuel Ier s'était effondrée un soir d'orage, et c'était les villageois qui avaient reconstruit leur clocher. La pierre ne manquait pas, un granit superbe, noir mais pailleté de mica, presque impossible à tailler et si pesant qu'il fallait se mettre à quatre pour soulever une dalle. On avait choisi, pour en faire la maison de Dieu, un bâtiment délabré, juché sur la saillie la plus élevée du piton qui servait de base au hameau et lui donnait son nom : Penedo, c'est-à-dire roc. On avait accolé au mur grossièrement consolidé un clocher pataud, dont la girouette ne s'élevait à guère plus de sept mètres ; mais surplombant le vide, la tour prenait à distance quelque allure et son unique cloche, lorsqu'elle donnait de la voix, s'entendait de loin, son tintement répercuté par tous les échos des ravins et des grottes d'alentour.

Lorsque l'abbé Justino était arrivé là, à cheval, une mule transportant son mince bagage, des troubles sanglants ajoutaient encore à la désolation du lieu. Les nouvelles de la défaite et du bannissement de l'infant Miguel « le menino », le prince chéri des montagnards, ne pénétraient que lentement dans les villages éparpillés, et la lutte fratricide avait été si longue et si déconcertante, avec ses épisodes contradictoires, ses revirements, ses trêves et ses flambées de violence aveugle, que chacun combattait pour son compte ; souvent, d'ailleurs, en obéissant à ses rancunes ou à des intérêts propres plus qu'à des convictions partisanes.

L'abbé avait eu du mal à se faire accepter, dans une

région méfiante et farouche, où celui qui vient de l'autre côté de la ravine est considéré comme un étranger. Justino avait même un léger accent de terroir, qui sonnait mal aux oreilles de ses paroissiens. Ils pensaient y déceler une menace. Viendrait-il d'Espagne, ennemie séculaire, contre laquelle le Portugal avait élevé, dès sa naissance, une ceinture de défense qui couronnait chaque sommet de la montagne d'un donjon fortifié ? Celui de Penedo avait résisté à bien des assauts et en gardait les cicatrices. La muraille qui ceinturait le village avait été éventrée en 1810 par les soldats de Masséna, mais ceux-ci venaient par l'Espagne et, dans l'esprit enténébré des paysans, les agresseurs se confondaient dans le ressentiment et la suspicion.

Rien ne pouvait toutefois décourager l'abbé. Gauchement, il s'était appliqué à restaurer sa demeure, celle consacrée au culte avant la pièce où il dormait et prenait ses repas. La chapelle avait été blanchie, le sol aplani, la toiture ne laissait plus ruisseler la pluie. Justino n'était pauvre que par vocation, il avait pu consacrer quelque argent à ces travaux indispensables, y employant des artisans du pays, les payant le juste prix de leur effort, sans essayer de les acheter à coups de pistoles dont il avait décidé d'être aussi chiche que s'il n'avait eu pour vivre que le maigre profit de sa charge.

Un ostensoir d'argent, deux candélabres et des brassées de fleurs sauvages, une nappe d'autel brodée jadis par sa mère, un crucifix d'ébène devant lequel il avait longuement médité au séminaire, avaient réussi à créer une certaine chaleur d'accueil, qui attira d'abord les vieilles en châle venues dire leur rosaire à l'abri des enfants criards et des chiens flairants. Puis l'abbé avait offert aux morts le silence d'une nuit de prières. Il avait enfin baptisé un nouveau-né, porté l'extrême-onction à un bûcheron isolé, écouté la confession chuchotée d'une bigote. Le soir, à la chandelle, il lisait avec application, non pas la vie des saints, mais des manuels pratiques. Il voulait savoir, mieux que les gens du pays, comment il convient de tailler une vigne, de semer des pommes de terre plutôt que de l'orge, comment soigner un veau ou curer une sentine.

Penedo n'avait même pas de maire, l'abbé en faisait office, et au bout de quelques dix ans, en fait, il était souverain d'un domaine misérable, mais sur lequel il régnait sans partage, exerçant tous les pouvoirs, conjuguant les attributions du prêtre et du médecin, de l'alcade et du gendarme.

Loin de s'user à ce multiple, épuisant, sacerdoce, il y avait acquis une vigueur peu commune, capable de couvrir des lieues de mauvais chemin, de passer des nuits de veille et d'assumer de longues journées de tâcheron pour aider à bâtir ou à dessarter. Parce qu'il menait une vie plus rude que le plus démuni de ses paroissiens, même les enfants ombrageux avaient fini par lui faire confiance, les femmes venaient le consulter plus encore qu'à confesse, les hommes lui demandaient avis pour leur besogne ou pour leurs problèmes de famille. L'abbé n'imposait pas Dieu à ceux qui avaient maintes raisons de douter de sa Providence, et cependant il ramenait à lui des âmes un peu troublées qui avaient besoin de croire et d'espérer.

Nul n'aurait pu dire, pourtant, ce qui se passait dans le cœur de cet homme à la vie si transparente, qui semblait avoir dépouillé toute ambition, toute exigence. Personne ne s'interrogeait à ce propos. Il demeurait l'abbé Justino, une fonction plus qu'un homme, même pour les trois servantes qui s'étaient succédé dans son pauvre ménage. On ne lui connaissait pas de faiblesse, on n'imaginait pas qu'il pût douter, hésiter, regretter. Il n'était jamais malade, ne semblait jamais fatigué, ne s'emportait que rarement devant l'entêtement d'un ignorant ou la malveillance d'une commère.

Personne, en ce monde, ne se souvenait de Candida. Sauf lui. Morts étaient les parents qui l'avaient repoussée, la famille qui avait refusé de l'accueillir, celui qui l'avait aimée sans avoir le courage de cet amour. L'herbe avait effacé son nom sur sa tombe. Son double péché : avoir un amant et se donner la mort, avaient-ils été pardonnés dans l'autre monde, comme ils avaient été, délibérément, effacés dans celui-ci ? L'abbé pensait à Candida plus qu'il ne priait pour elle. Il la revoyait, coquette dans sa jupe rouge à ourlet de velours, les franges de son fichu de tête

retombant sur ses yeux gris, ses anneaux d'oreilles luisant et dansant à chacun de ses gestes, lorsqu'elle défilait dans la procession ou riait, au bal, les soirs de fête. Il n'était qu'un enfant, elle le regardait à peine, tout occupée déjà, à quinze ans, de Sergio, si beau cavalier, si fier officier qui, lui aussi, partout, la cherchait des yeux. L'abbé avait acheté, pour quelques écus, dans une vente publique, une Vierge de bois polychrome, sans doute volée lors d'un pillage, l'avait installée sur une console là où le soleil du matin venait éclairer le mur de la chapelle. Avec les années, les traits de Candida et ceux de la statue avaient fini par se confondre. Il en avait conscience. C'était bien ainsi. En dépit des savantes méditations dont on avait abreuvé sa ferveur, au séminaire, il demeurait plus proche du destin humain que de la glorieuse et souveraine divinité. Il ignorait à la fois l'extase et le doute. Le Bien et le Mal lui apparaissaient clairement, les circonstances l'empêchaient de les confondre, dans la simplicité biblique de sa vie retirée. Il n'était pas assez simple pour ignorer que le diable se faufile aussi bien dans la chaumière que dans le château, qu'on est méchant, vicieux, parjure aux champs comme à la ville. A Penedo, cependant, on ignorait les nuances. Comme les traits des visages, burinés par le soleil et l'effort, le relief des problèmes apparaissait net, leur solution lisible ; en tout cas raisonnable et généralement acceptée. L'abbé Justino se sentait utile et, en somme, il était heureux.

C'est ce qui se dégageait de sa présence. Il était trapu, non pas pesant mais large d'épaules, solide, l'air vraiment aussi rustaud que ses paroissiens, le visage cuit, le cheveu gris coupé ras, soigneusement, les traits à la fois épais et nobles d'un procureur romain. Sans grands gestes et sans élever le ton, il avait un air d'autorité que tempérait son regard brun d'épagneul, sa bouche sensuelle et tendre.

Il avait accueilli Clarissa sans phrases, avec une sobre cordialité, la remettant, sitôt le seuil franchi, aux soins de Filomena qui s'affairait, bouleversée de retrouver sa fille et d'accueillir à la cure une dame aussi distinguée que la

femme du colonel da Maia Fragoso. La pauvre demeure offrait si peu de confort... Du moins les murs épais maintenaient-ils dans la chambre une pénombre rafraîchissante comme l'eau tirée du puits. Le voyage avait été éprouvant. A Guarda, il avait fallu abandonner le train pour une carriole qui avait de bons ressorts et un dais pour protéger des intempéries ; mais, en juillet, le soleil cogne dur sur la route, les landes grésillaient, les éboulis de granit réverbéraient une chaleur de four.

Piedade s'empressa de dévêtir sa maîtresse, de la bassiner avec un linge trempé dans une décoction de romarin ; puis elle ajusta le volet de bois plein sur la fenêtre donnant au couchant.

Clarissa restait étendue, les yeux fermés, sans un gémissement ni même un soupir, s'efforçant de respirer profondément, comme le lui avait recommandé le Dr Burger. Rien ne pouvait être plus contraire, à l'enfant autant qu'à elle-même, que de se crisper. Elle devait accepter l'épreuve avec patience, se faire aussi légère que possible à ceux qui l'assistaient, remercier le Ciel d'avoir trouvé, dans sa détresse, un si miraculeux secours.

La délivrance ne tarderait guère, avancée sans doute par les fatigues du trajet qu'elle venait de faire. Cela ne serait qu'une douleur de sa chair, celle que chaque jour, à chaque instant, des millions d'autres femmes supportent dans la joie ou dans l'angoisse. Elle en avait l'expérience : la naissance de chacun de ses enfants l'avait laissée pantelante. Elle était, cette fois, plus terrifiée encore en pensant qu'elle ne pouvait compter que sur les soins de paysannes habituées à accoucher comme leur bétail, ainsi que la nature ou le bon Dieu l'aura voulu. Piedade l'avait rassurée du mieux qu'elle avait pu.

— Rufina connaît son affaire. C'est elle qui a mis au monde tous les enfants de la paroisse, moi comprise. Ma mère l'assiste chaque fois qu'on peut craindre une complication. Il n'y en aura pas avec vous, le Dr Burger l'a dit cent fois.

En effet, l'air pur, la suralimentation, la constante et réconfortante vigilance du médecin avaient rendu Clarissa plus robuste qu'elle ne l'avait été depuis sa première

maternité. Le passif de la grossesse, qui, lorsqu'elles ne sont pas harcelées, engourdit les femmes pour les rendre seulement attentives au mystérieux travail de leur corps, lui avait permis de passer les six derniers mois dans une relative quiétude. Elle allait maintenant affronter les problèmes dans leur implacable réalité.

Elle avait souscrit sinon sans hésitation, du moins sans réticence, aux conditions que l'abbé Justino avait eu soin de fixer par lettre. Puisqu'il apparaissait évident qu'elle ne pouvait admettre sa maternité sans causer le malheur des siens, il lui fallait abandonner totalement son enfant sans espoir de jamais revenir sur cet abandon. Pour que le déchirement fût moins cruel, il étant entendu qu'elle ne jetterait pas un regard sur le nouveau-né, qu'elle ignorerait même s'il s'agissait d'une fille ou d'un garçon, qu'elle ne connaîtrait pas son nom de baptême, ni celui sous lequel il grandirait. L'abbé pouvait seulement lui jurer qu'il ferait tout au monde pour l'élever dignement et lui donner assez de caractère et de force pour surmonter le malheur de sa naissance.

Clarissa avait été consternée, dès son arrivée à Penedo, par l'isolement du hameau et son évidente pauvreté. La dignité tranquille du prêtre, la propreté scrupuleuse de sa demeure, la gaieté de Filomena — comme sa fille, rayonnante de santé et de bonhommie — l'avaient réconfortée. Après tout, Piedade avait grandi dans ces montagnes, nourrie de lait de chèvre et de soupe aux choux, et c'était une gaillarde capable de courir avec une valise de quarante livres sur la tête.

L'abbé Justino s'était, lui aussi, interrogé sur l'avenir qu'il pouvait offrir à un enfant. Celui-ci n'avait rien à perdre. Si le curé ne le recueillait pas, on ne pourrait envisager pour lui que l'hospice des enfants trouvés. Mieux valait encore la chaleur d'un humble foyer, la sollicitude d'un vieux prêtre, la sécurité de faire partie de la communauté d'un village. Accoutumé depuis des années à ne pas se duper lui-même et à examiner, par transparence, chacun de ses actes, Justino avait bien perçu qu'il y avait un certain égoïsme dans sa décision de prendre en charge un enfant inconnu. Il abordait la

soixantaine et l'œuvre de sa vie lui apparaissait éparpillée et incomplète. Il souhaitait former un être qu'il pût sentir sien. Il avait eu quelques désillusions avec des petits paysans chez qui il avait cru deviner un peu plus de curiosité, une nature plus sensible. Il s'était heurté à une routine familiale, des préjugés enracinés, une autorité paternelle souvent lourde. Ses élèves lui échappaient, à peine avaient-ils dix ou douze ans, pour aller aider le père à sarcler ou à ramasser la bruyère destinée à la litière des bêtes. Ils oubliaient si vite ce que leur curé leur avait enseigné — lire en épelant, compter autrement que sur leurs doigts — que Justino se demandait pourquoi il s'obstinait à tourmenter ces pauvres gosses pour un savoir dérisoire qui ne leur servait à rien. Il jetait de l'eau sur la pierre : elle ruisselait, se perdait dans une crevasse, il n'en restait pas trace. Bien sûr, l'esprit souffle où il veut, l'abbé savait par expérience que l'intelligence, le courage, la probité ne dépendent pas de la fortune ni de la naissance, mais celui qui allait naître avait dans ses veines le sang de familles polies depuis des générations par l'éducation, l'instruction et les lois de la morale courante et, de plus, il s'y mêlait des origines diverses : un père autrichien, une mère franco-anglaise. Rien de plus stimulant, assurait-on, que ces brassages, tant pour le corps que pour l'esprit.

En tout cas, et quel que dût être l'enfant attendu, l'abbé était résolu à lui consacrer le reste de sa vie.

Pour l'immédiat, c'est de sa mère qu'il fallait se soucier. Les femmes avaient rassuré Justino quant à la naissance même. Tout se présentait pour le mieux et le calme de la jeune femme faciliterait encore les choses. C'est précisément à la sérénité apparente de Clarissa que s'attachait l'esprit du prêtre. Il redoutait pour elle des lendemains pénibles. Il fallait absolument que ce qui allait se passer dans ce village inconnu, dont elle ne connaîtrait jamais rien d'autre que sa chambre de gésine, restât pour elle dans une pénombre sans image. Elle n'en devait garder qu'un souvenir confus, qui ne s'accrocherait à aucun détail afin de pouvoir s'effacer ou du moins s'estomper. Il avait recommandé aux femmes de s'en tenir strictement aux nécessités du moment : veiller au confort physique de